

écrire au soudain du lit -

laisser la nuit prendre à sa charge ton peuplement

le carnet au tigre offre en toutes circonstances un lieu protégé pour les mots qui cherchent à cohabiter

l'écran fera distance à toute relation personnelle à ce que la main écrit
tu pourrais ainsi considérer que ça écrit sans appui de volonté

ça situe le geste à l'aplomb d'un doute sans rémission

le lit - matérialise une zone d'intimité inconciliable. un espace amoral. hors conventions. on parle d'un lit deux places où l'on s'y installe seul quand les enfants de la maisonnée ont rejoint les leurs. on sent vite le silence qui a des voix nouvelles. des voix qui musardent et d'autres qui prennent forme. prennent une forme. non qu'elles se maquillent mais s'agencent par contiguïté. de l'une à l'autre se tisse une autonomie. des mots se fixent comme une mémoire charnelle. qui, ne pourrait-elle être formulée, serait à l'évidence d'un silence probateur

tu voudrais pourtant échapper à la forme. à l'autorité de la forme. que les mots soient démunis de toute qualification, qu'ils laissent à leur passage le questionnement intrinsèque qu'ils portent en eux et qu'ils nous mènent toujours plus loin à interroger le sens de nos actes. la confusion de nous-mêmes avec nos actes.

le langage est-il performatif ? pourrais-je prétendre, à travers lui, à travers la langue que je cherche, à un engagement ? je la cherche, arrimée à une inquiétude viscérale mais fermement déterminée à ce que chaque brèche soit une bouffée de vie, chaque désaccord-chaque inexactitude un attentat qui me tourne davantage encore vers l'autre que je n'atteins

l'instant - c'est tout -

imprévisible peut être engendré. tu sais qu'il faut être prête à lever le mot. lui accorder toute imposture. faire avec son épaisseur grossière. l'instant qui annonce l'écriture est une fête. laborieuse mais une fête - ton rapport à l'histoire, à la mémoire. des pensées, des langages, des matières que tu incorpores. l'instant essaie de traduire cette porosité qui le rend inévitable. il faudra que s'écrive la part inachevée du silence

- voix 0 degré de l'écriture

certains pensent que les mots sont à la disposition de celle ou celui qui écrit / il n'en est rien. ils sont un outil sans notice. une bêche qui déterre à même le sol de la langue les mots abstraits de toute intention. il n'en est rien.

il faut s'adonner à la langue. l'explorer, en disséquer la morphologie, syntaxe, articulations, désarticulations, figures, musicalité. se laisser pénétrer par elle, faire l'amour en oxymore, en bégaiement, en répétitions, se faire laper, sucer le cerveau, y perdre toute mémoire, y perdre sa langue maternelle. émigrer vers un territoire de langue nue. le silence peu à peu recouvrira de blanc les paroles émergées -

« la langue est pathétique. je lutte avec la grammaire, parfois je jouis par elle » (Barthes, *Le Neutre* p.141)

rendant probablement indistincte la brise de la pensée, le processus de ce qui existerait précisément de sa disparition progressive – les mots qui depuis la nuit de l'enfant avaient cousu toutes les cicatrices - et façonné un corps à-peine-féminin dont le sexe archaïque donnant naissance avait conjointement éprouvé la vie et la mort - l'ultime

une brise de pensée, un levain, calme et lente maturation. reconnaître que les mots sont en partie nôtres, en partie sources, infusées dans un quotidien qui se laisse embraser. ouvrir en perspectives subversives. ai-je une parole qui m'appartient ?

les mots sont en partie nôtres - excès d'appropriation du seul fait de la nécessité de leur usage. bien que trempés à leur évolution historique, ils ont en soi une réalité abstraite, un noyau neutre, un paysage commun. les mots, la terre sont là. ils ont été là avant toi. tu voudrais qu'ils t'habitent plus que tu ne les habiterais. tu voudrais une langue distancée, qui serait en réverbération again and again du monde. une langue qui, par un acharnement à en faire ton propre radeau, épuiserait toute primauté. resterait un flux, a river of perspectives, une probabilité

Écrire, l'exigence d'écrire : non plus l'écriture qui s'est toujours mise (par une nécessité nullement évitable) au service de la parole ou de la pensée dite idéaliste, c'est-à-dire moralisante (...) cette écriture (entendue dans sa rigueur énigmatique), loin d'avoir pour but le Livre, en marquerait plutôt la fin : écriture qu'on pourrait dire hors discours, hors langage. »
(Blanchot, *L'entretien infini*)

une écriture qu'on pourrait dire hors langage, hors de soi, qui aurait su même se passer des mots, écrire sans les mots - un acte magistral, blanc et dont l'absence (de mots) ferait exister l'acte - oui, cela, que l'absence soit un acte / que l'on fasse un acte de l'absence

- voix 1 *tu ploies sous la nuit de l'enfant*

sous la nuit l'enfant regarde la lune, il la regarde en s'absorbant dans la vue de l'objet, il en-visage et la lune et son désir de lune et les mots de son esprit sont encore ceux de son désir de lune et non de la lune même
sous la nuit l'enfant attendra que la lune se dise

en condensé de ciel ouvert, (en *qualitas*)

imprédictable qui fondera la chose par le nom

tu attendras toi aussi, émerveillée de la patience de l'enfant, de la souffrance de cette patience, à tendre vers une langue sans prédication, sans arrogance, une force de nomination venue d'en haut signer les choses, une force qui jaillirait, s'élèverait, *quelque chose qui la rendrait telle en s'y incarnant et en y pénétrant (Koyré)*

- voix 2 *inexprimer l'exprimable*

écrire sans les mots

- on raconte que cette aspiration si puissante, obsédante, d'écrire sans les mots, est devenu un geste. elle s'est mise à l'ouvrage. une langue des fils. elle a pensé d'abord les

repriser, elle les a ôtés, détissés. des générations peut-être. des croyances. la lourdeur, la prétention du sens que les mots véhiculent et qui nous enchâssent dans une pensée irrémédiablement réduite. s'offrir une cure de silence du trop de sens déjà-là qui encombre et qui pèse. jamais vaste assez. jamais vaste assez. elle s'est mise à l'ouvrage. un geste qui ne se laisserait pas définir. un désir de neutre qui l'engagerait en vouloir-vivre et non plus en vouloir-saisir. les mots ont quelque chose de cette férocité du vouloir-saisir.

écrire sans les mots, tu en parles depuis des mois, te cherche. allégés de tout référent, de toute connotation, allégés du désir qu'ils explorent, de l'extravagance d'une pensée qu'ils penseraient défendre. que les mots s'abstiennent de commettre une langue qui n'est jamais universelle. qu'impasse dont on repousse les bords de murs, les pierres à rejoindre, les tirants qui consolident. les mots - ma maison

écrire sans les mots - voudrais-tu sans le toit ? que s'infilte, oui, une voie d'écriture donnant droit sur le ciel, et si peu pour les dire
vaste consécration du vivant, *une petite ligne de poésie*, brassant l'air d'une respiration verticale
à poils, ailes, et dents rompues, aux rêves sans castes, des cœurs frappant à la peau dans toutes les villes, les villages et les forêts, les sommets enneigés, les steppes, les océans, les greniers des mémoires
une voie d'écriture donnant droit sur le ciel

l'écriture qui, par sa force propre lentement libérée (force aléatoire d'absence), semble ne se consacrer qu'à elle-même qui reste sans identité et, peu à peu, dégage des possibilités tout autres, une façon anonyme, distraite, différée et dispersée d'être en rapport par laquelle tout est mis en cause (Blanchot, L'entretien infini).

- un volume du *Dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey dans lequel tu aimes promener ta curiosité. l'épaisseur géologique des mots. brigade sémantique en contexte politique, social, intellectuel, le modifiant et s'en laissant modifier. ce que la langue fait au monde et ce que le monde fait à la langue. leur intervention réciproque. l'incidence diffractée des paroles à tous les étages. la poésie se dégage du regard. elle s'engage dans le regard. elle frappe à l'intensément imperceptible, à l'obscurément inconcevable. elle diffère et débusque le rapport au commun, elle ignore le consensus. elle pose une forme d'intransigeance. peut-être un excès. un appauvrissement à outrance. sur la même table une trousse où aiguilles, petits ciseaux, découd-vite, mètre de couturière et bobines de fils cohabitent avec l'écriture. un carré de tissu blanc de modestes dimensions vaut échantillon du silence. une carafe rose pâle des années 50. les livres s'accumulent, délibérément choisis pour l'office.
tu fardes les mots appris puis tu te rends compte, à la relecture de la relecture que ton charivari les usent jusqu'à l'atome. tu cherches alors à te retirer. à ce que l'écriture devienne ton anonyme. vecteur d'une poignante pensée. d'un frisson. d'une effraction. elle marche vers l'inachevé. elle doute vers l'inachevé et ce doute même en est l'humus, le socle. le doute est son appétence. une ascension de vivre, une collision avec la certitude de n'être, un jour, plus de ce monde. mourir implique l'incertitude et cette incertitude calme l'inéluctable.
tu te sens souvent à contre-courant. l'inquiétude archaïque se débat confusément pour ficeler la pensée à l'éprouvé

- voix 2 ++

et d'abord l'idée de Dieu, du Moi, du Sujet, puis de la Vérité et de l'Un, puis l'idée du Livre et de l'Œuvre, en sorte que cette écriture (entendue dans sa rigueur énigmatique), loin d'avoir pour but le Livre, en marquerait plutôt la fin : écriture qu'on pourrait dire hors discours, hors langage. (Blanchot, L'entretien infini)

- voix 2 *expirer l'indicible*

ça entame dans la gorge. demain ne saura rien. il ne faut céder à aucune injonction qui maintiendrait le corps sous drame. un désir est né où s'est inscrit l'offense. faire ancrage dans ce corps devient nécessaire, de sa densité son ancrage, sur une jambe traverser l'horizontalité, allonger l'assise, s'ajuster à l'inconfort des parties douloureuses, blessées. créer l'état d'une densité où la peau autant que l'esprit, l'esprit autant que la peau sont disposés à recevoir. on ne sait pas au juste en quoi consiste ce recevoir, mais on se tient prêt à ce qui pourrait arriver d'un vide qui se prolonge à flanc d'inexprimable

Anubhuta-vishaya-asampramoshah smritih, la mémoire consiste à ne pas dépouiller l'objet dont on a fait l'expérience de ce caractère d'expérience

demain ne saura rien. sa mémoire va à contre-courant. elle réfrène le souvenir. s'in-souvenir.

- voix 3 *le texte dans un paysage*

- tu t'installes devant l'écran, réceptacle. tu installes l'écran devant toi, contexte. tu crées un vide autour afin que les objets, les volumes de la pièce se contentent d'être un décor - une perspective pourrait être. tu as laissé néanmoins sur la table la théière en fonte, l'hojicha ritualisé du matin infuse l'élégance du geste à déployer. le *Monde diplomatique* ouvert sur le titre *Créer pour témoigner et*. tu ne tournes pas la page, sciemment tu interromps le titre. ça te plaît - et le journal lui-même s'y emploie en y intercalant un double feuillet - ça te plaît, cette espèce de bris de la langue, de maladresse que tu lui confères et qui laisserait à la création artistique et littéraire de se définir elle-même en suspens d'advenir. de ne pas se définir, d'échapper justement à toute définition -

jamais le bureau qui t'est assigné, celui de ta chambre qui ouvre sur la ruelle, le champ, les montagnes du versant opposé. il plonge trop sur le monde extérieur et n'est lui-même pas à l'abri d'un regard passant.

le paysage, avant tout intérieur, doit être inviolable

- voix 4 *des tranches d'ananas sèchent au soleil sur le ventre d'un enfant*

on garde en amnésie l'embouchure d'érotisme. on regarde l'allée qui sépare le cri. on engloutit l'iniquité au chocolat à volonté. petite fille n'est pas en mesure de discerner ce qui fait désir. l'allée l'engorge. elle sait déjà la honte d'être petite fille à cheval sur sexe dur. *vielleicht vielleicht* (du moyen haut-allemand vil lichte, « très léger, facile » évoluera vers « ce qui pourrait arriver facilement » / viel « beaucoup, très » et leicht « léger,

légèrement, facile, facilement », c'est-à-dire « ce qui pourrait arriver facilement »). *les dieux sont tombés sur la tête*. l'événement coïncide parfois si bien avec les mots. on garde en amnésie la mémoire terrifiée, la mémoire incomprise.

- voix 4 *tu reprends le mot à sa racine*

c'est dans ce silence interminable que ça fait mot. *vielleicht* tu écriras, cette même nuit obscure. c'est en chaos que des mots sans frontières émergent. tu découvres avec le cahier rose qu'existe un territoire qui admet la peur la plus animale, d'un instinct mutique protéger la honteuse culpabilité dont l'esprit est confus - la notion de synchronicité viendra beaucoup plus tard - « lieu où reposer - où être déposé, où avoir confiance en, être en jachère laisser reposer une terre labourable / en parlant du regard au 18^e remettre, reconforter, se reposer »

- voix 5 *ai-je une langue qui m'appartient ?*

quelques mois plus tard, tu reviens à cette question, *ai-je une langue qui m'appartient ?* les mots que j'emploie ont-ils un sens qui me relie à l'autre ?

Cette chose qui est impossible à dire dans la langue du partage et du consensus, je fais silence pour la dire, pour séparer du monde qu'elle soit dite, et toujours redite pour la première fois.
Badiou, Que pense le poème ?

je m'entretiens à l'infini avec l'absence, je cherche dans l'épreuve de la distance où résonne la stabilité de mots qui veulent aimer, dans le lointain si près, dans le lointain si près, je cherche dans l'épreuve de la distance le récit sans consolation qui achève l'attente

tu es là dans le lointain si près qui consolide un nous
nous ne veut subir ni le poids ni le vide des mots qui s'engagent
nous se rend à la nuance du présent

quand le mot cherche à éterniser l'instant qui n'est que d'avoir été

la position de la poésie est de constituer un des bords de la langue disponible Badiou, Que pense le poème ?

je cherche entre la plaine bretonne et les sommets du Vercors un des bords disponibles du nous, notre poésie - arrachement interne à sa langue d'origine -

750 kms sont 1 153 800 pas vers toi, 7 jours de marche pour défaire les conditionnels, marcher marcher marcher dans le sillon d'une langue nouvelle - ce qui convient au nous d'inventer

on pèse les mots comme on franchit les pas. l'émotion est soumise à la distillation. on dit ce que l'on sait que la distance retient, ce qu'elle interdit de se laisser éprouver ou ce qu'avec perspicacité elle distingue de ténu et de singulier qui ne tolère aucune projection hors de la vérité de l'instant

j'écris comme je marche vers toi, sachant qu'il me faut abandonner tout ce qui serait superflu, ce qui prétendrait à certitude, j'apprends à laisser poindre le sens des interstices du lien, j'approfondis les accords impossibles de temporalité, j'arrache de mon discours ce qui ferait accoutumance, je veux écrire ce qui s'échappe des lèvres, ce qui salive d'une langue brute et sensuelle – ne viser ni appropriation ni consolation, explorer l'étendue jusqu'à perdre toute prise sur les mots qui s'agent vers l'autre

- voix 6 *la levée (le silence de) dans la langue*

dimanche me lève - j'étreins cette phrase à nouveau

le poème loge le silence dans la trame de la langue, et de là oblique vers une affirmation sans précédent. le silence est une opération (Badiou, Que pense le poème ?)

écrire me rassemble autour du silence que la banalité m'impose
- on traduirait le vertige par des politesses – on ne s'avouerait les sentiments que dans les remparts des conventions
c'est ainsi que le lien éclaire l'intransigeance de l'absence et de toute émotion qui affleure

écrire vient recueillir
écrire vient recueillir l'exubérance de la banalité
nous ne sommes pas indemnes de ce qui s'abstient

dimanche la lève. chaque jour fait de nous vivant une éclosion. nous sourions au temps indéfini de notre propre mort

condamne-toi à l'amour même si le feu nous disperse

tout ce qui s'épanche de l'enveloppe de ton cœur fait la genèse de mon silence. je dévore tout le contenu de l'absence pour ne pas la subir. je retourne dans le territoire trop parcouru de l'abstinence où mon vœu désormais serait l'intégrité de mon plaisir

condamne-toi à l'amour même si le feu nous disperse

inscris et lève le silence que la violence inflige. cesse de croire que l'inconnu ne le serait plus. la pensée qui se rejoint est plus haute que les corps qui s'éloignent.

le vent dévoile l'iris aux couleurs profondes au milieu des blés verts

- voix 7 *le lieu de la question*

l'art et la pensée sont lieu même de la question. ils n'existent qu'à la condition du questionnement. ils sont effraction indispensable à la certitude. j'aborde l'espace vierge du tissu telle une pensée corporelle en interrogation permanente du lien. je voudrais me défaire de toute réponse car la question appelant réponse est toujours une de celles qui attend et espère. je veux me laisser envahir par le vide qui déborde toute la vie, qui n'a pu être annoncée – être constamment surprise – être déplacée. ni autre ni aucun pouvoir ne peut empêcher l'intime question. l'art et la pensée

sont en cela actes de liberté, ils nous dépossèdent de toute appartenance à un territoire délimité. ils affolent le sens et la réponse

le poème est une pensée qui s'obtient dans le retrait, la défection, de tout ce qui supporte la faculté de connaître (Badiou, Que pense le poème ?)

peut-on faire entrer sa vie dans une valise de 23 kg ?

une société qui renonce à la recherche est une société qui renonce à son futur

- voix 8 *l'oubli et l'incorporation*

ma mémoire me turlupine. il ne reste bien souvent des émissions que j'écoute, des films que je vois ou des livres que je lis qu'une sensation. qui ne se réduit pas à une question de réjouissance ou de déplaisir. un conglomérat de matières à penser le monde. pas de quoi transmettre. pas de quoi briller avec, pour supports de conversations, les paroles des grands. face à une escadrille de postulats et d'exemplarité proposer une parole entropique, une parole degré zéro en quelque sorte, faite de l'incorporation diffuse. dissoudre automatiquement ce qui donnerait à croire que l'on sait, et que cette connaissance s'imposerait par son caractère d'autorité. rester en lieu de forge. ne serait-ce une forme d'engagement que l'oubli ? ce qui semblait mutilation témoignerait de la dépossession des mythologies qui nous donnent le semblant d'être

ma mémoire ou le vertige du manque – te laisser pénétrer et que rien n'appartienne, que rien ne saisisse – une sorte de virginité
fixité de la matière d'écriture qui a quelque chose d'effarant (roland barthes, le Neutre)

c'est à partir de cette idée du vouloir-vivre que, en creux, j'ai été amené à concevoir un discours sur le Neutre (R.Barthes, le Neutre)

voix 9 *le mot qui coupe*

les mots mon asile – traverse avec eux ce qui me tient autre – quand tu n'en as rien dit as protégé la honte et endossé la responsabilité (le meurtre) de la fêlure humaine – tu bouffes tes chocolats – tu devrais dire stop, crier mais aucun son n'atteint l'autre – aucun mot – aucun mot pour blesser le film devant les yeux – l'ignorance
c'est une petite fille encore presque plus tout à fait vierge du désir abruti des hommes qui aura compris que dire et ne pas dire font le drame – la femme, bien plus tard, qui aura été cette petite fille recevra un matin de janvier la clairvoyance du bleu qui n'avait pas disparu à l'entrée du cœur /corps – c'est sans gravité tant que la femme ne s'identifie pas au bleu de la petite – reste ce qu'elle en dit ou l'asile de son silence – laisse à côté de soi ou de l'autre – devenu infranchissable vertige – la femme coupe – évite la confusion entre dire et se taire –

- voix 10 *paysage inviolable*

ton rocher.